

La mulette perlière en Bretagne

François de BEAULIEU

L'Atlas des espèces menacées en France met en évidence la dramatique raréfaction de la mulette perlière d'eau douce. En attirant l'attention sur cette espèce fort heureusement protégée, il s'agit d'encourager la collecte d'informations anciennes ou récentes pour contribuer à la réalisation d'un inventaire des stations, préluant ainsi à des mesures de gestion adaptées.

On peut trouver plusieurs espèces de moules d'eau douce en Bretagne et il importe de ne pas les confondre. Fort heureusement, la nomenclature s'est simplifiée depuis que Germain (1931) notait : «la systématique des Unionidés est particulièrement touffue et il a été décrit, pour la seule faune française, plus de 500 espèces d'Unios et d'Anodontes». Mais le même auteur ajoutait : «ces espèces n'ont réellement aucune valeur», soulignant simplement que les coquilles présentent un grand polymorphisme. Il n'en reste pas moins difficile d'utiliser les inventaires anciens.

Aujourd'hui, seules onze espèces de nayades sont toujours reconnues, dont une introduite *Sinanodonta woodonia*. Il existe également une espèce d'un autre genre : *Dreissena polymorpha* introduite accidentellement au XIX^{ème} siècle.

Qui est qui ?

Les critères de détermination de ces espèces sont ardues, et ce du fait de l'existence de spécimens présentant des formes transitoires qu'il est difficile de classer. Cette détermination est basée sur l'examen des coquilles vides (W. Adam, A.E. Ellis, 1978, V. Pfeffler, 1989) échouées au bord des rivières et étangs. Si elles ne portent pas de dents en saillie près de la

charnière, il s'agit soit de nayades type anodontes (4 espèces : *Anodonta cygnea* : Anodonte des cygnes, *Anodonta anatina* : Anodonte anantine, *Sinanodonta woodonia* et *Pseudanodonta complanata*) soit de dreissenas (*Dreissena polymorpha* : moule zébrée, vivant fixée par un byssus). S'il y a une ou plusieurs dents il s'agit de Margaritiferidés (*Margaritifera margaritifera* et *Pseudunio auricularius*), ou d'Unionidés (*Unio pictorum* parfois confon-



Coquille de la mulette d'eau douce trouvée par E. Lebeurier sur le Queffleuth en 1974.

H. Roué

due avec *Unio tumidus* ; *Unio mancus*, *Unio crassus* et *Potomida littoralis*). Les petites coquilles arrondies de moins de 25 mm appartiennent à la famille des Sphériidés et des Pisidiidés.

Portrait, vie et mœurs

La mulette perlière d'eau douce atteint dans notre région 11 cm de long à l'état adulte et se distingue par ses valves épaisses et étirées (la coquille des autres unionidés en dehors de *Potomida littoralis* est beaucoup plus fine et fragile) ; les dents de fermeture (une pseudo-cardinale à droite et deux à gauche) sont larges, émoussées et coniques, l'aire de fermeture est forte et s'élargit vers l'arrière, les lamelles postérieures sont atrophiées souvent invisibles (cf. fig. page 37).

On trouve les mulettes dans les eaux vives et fraîches non calcaires, riches en silice et, bien sûr, de bonne qualité. L'ovule, fixé dans les branchies de sa mère va être fécondé par le sperme inhalé en même temps que l'eau filtrée. Celle-ci appelée glochidium mature quelques semaines avant d'être libérée dans l'eau (période allant de juin à septembre). Pour survivre le glochidium va ensuite devoir être inhalé par un poisson indigène de la famille des Salmonidés. Il devra alors profiter de l'occasion pour se fixer sur une branchie et y vivre enkysté durant six semaines à dix mois. Le glochidium, va pendant cette phase parasitique, se transformer en une jeune moule de 0,5 mm, avant que le kyste ne se rompe. La jeune moule va alors s'enfouir dans le sable et y vivre plusieurs années avant de reparaitre à la surface. Une vie fort longue attend les survivantes puisqu'on prête aux mulettes perlières une longévité supérieure à 90 ans. Toutefois leur croissance est ralentie à partir de cinquante ans et stoppée après 60. On peut essayer de lire leur âge sur les stries de croissance annuelles, mais les premières ne sont souvent plus visibles du fait de l'érosion des coquilles. Les mulettes d'eau douce se nourrissent en filtrant l'eau. Elles se déplacent, on peut ainsi observer leur «sillage» dans le substrat sablo-limoneux.

La perle apparaît, en général, sur le bord du manteau. Lorsque les cellules de la surface du manteau pénètrent à l'intérieur, un «sac perlier» se forme et donne naissance à la perle. Parfois, le cœur de la perle contient l'impureté qui a provoqué la pénétration du manteau. Il faut au moins six ans pour former une perle correcte.

Les mulettes et les hommes

En Haute-Saône, on la nommait «la crâlotte» car elle faisait parfois entendre un cri que l'on interprétait comme un signe de beau temps ; en Côte-d'Or, on disait «diable», «tabatière», «petite barque», «creuge de rivière». Dans d'autres régions du nord de la France, on la nommait «cafotte» (en particulier dans les Vosges où elle était, semble-t-il très présente) et on s'en servait pour écrémer le lait. Mais il semble que le nom le plus répandu était «mulette». En Bretagne, la plus ancienne mention remonte à 1636 (si l'on excepte le fait que César ramena des perles de sa campagne contre les Vénètes). On lit en effet dans l'Itinéraire de Dubuisson-Aubenay : «M. de Pontchâteau m'a dit qu'à sept ou huit lieues de Brest, au pied d'une montagne appelée Ménaré coule un ruisseau dans lequel se pêchent perles petites mais fort blanches, dont sa dame en porte au col, en pendants d'oreilles et en bracelets». Le dernier pêcheur de perle semble avoir opéré au début des années cinquante sur le bassin de l'Odé (Ogès, 1953). Selon lui, les huîtres perlières sont plus nombreuses là «où le courant est fort et où il tourbillonne». Inutile de les ouvrir pour savoir si elles contiennent une perle : si le bord de la coquille est uni et régulier, on peut les rejeter, seules celles qui présentent une déformation dans la partie sortant du sable sont à ouvrir ; toutefois la perle n'est pas toujours suffisamment formée. A Scaër, on racontait que que la duchesse Anne paya 1200 livres pour deux perles pêchées dans la rivière voisine et qu'elle les fit monter en boucles d'oreilles. Dans son voyage en Finistère, Cambry note d'ailleurs qu'on pêche des perles dans cette localité et que le recteur a fait parvenir à Paris un spécimen de la «grosseur d'une petite aveline». L'Impératrice Eugénie souhaita, lors de son voyage en Bretagne, un collier fait avec des perles de la région mais on ne put en réunir une quantité suffisante de grosses pour la satisfaire.

La mulette est nommé «croquille» en gallo ; «kroget» ou «kregel dour dous», «mesklet, mousklet», en breton d'après Bonnemère. On trouve aussi «mesk dour dous» ou «mesk» tout court. Philippe Quéré, qui travaille sur cette espèce, a trouvé des stations à l'aval de lieux-dits nommés Kermez, Coat mez et Lemzec, mais l'étymologie de ces termes n'est pas assurée.

Pour Albert Lucas

Faisant le projet de cet article sur les mulettes, c'est tout naturellement que j'ai fait un courrier pour interroger Albert Lucas. Sa réponse fut sans doute la dernière lettre qu'il écrivit : quand je la reçus, il nous avait déjà quittés. Par un étrange jeu de miroirs, il m'envoyait aussi une lettre d'Edouard Lebeurier, datée du 21 avril 1974. Celui-ci l'interrogeait sur les mulettes car il en avait trouvé une dont il joignait la photo. Or, depuis un mois, la coquille de cette mulette surveillait, du coin de mon bureau, l'avancement de cet article.

Au XIX^e siècle, les Quimperoïses allaient, le dimanche, «chercher des perles au Stangala» et à la fin du siècle, des hommes proposaient encore des perles aux clients des principaux cafés de Quimper. Mais on racontait aussi que les ouvriers de la ligne de chemin de fer quittaient leur travail pour pêcher des mulettes pour les revendre «à de vieilles demoiselles qui en faisaient le commerce». En général, elles étaient revendues à la bijouterie Caron, rue du Parc. Les Allemands achetèrent des mulettes vivantes dans les années 1890 pour repeupler les parcs d'élevage qu'ils avaient créés mais qui avaient périéclité pour cause de pollution. C'est donc à la pelle qu'on fouilla le lit de certaines rivières, ce qui provoqua la destruction de nombreuses colonies qui ne se reconstituèrent que lentement. La mulette n'est en général pas consommée par les humains, quoique Adam (1960) la dise comestible. D'après Bonnemère, les petits bergers des Côtes-du-Nord et du Finistère s'amusaient à en prendre et à les faire griller. Arnould Locard, dans son ouvrage sur les moules et les mollusques comestibles dit que les paysans de la région du mont-Saint-Michel les font bouillir, bien qu'il ne manquait pas de coquillage de meilleure qualité dans la région...

Plusieurs auteurs indiquent que les loutres les apprécient ; par contre, la coquille semble trop dure pour les campagnols aquatiques qui consomment les anodontes. La pêche se fait plutôt en période d'étiage et par temps ensoleillé pour mieux voir les coquilles brunâtres sur le fond. Si l'eau est trop profonde, on prend un bâton dont on place le bout taillé en biseau entre les valves entrouvertes ; la mulette serre alors si fort qu'il suffit de tirer sur le bâton pour les extraire. Mais on disait aussi qu'il fallait la saisir par surprise car sans cela «par méchanceté», elle «laissait tomber la perle dans la vase».

Lionel Bonnemère décrit la pêche telle que la pratiquaient les habitants de Pont-Aven où la rivière était comme «pavée» de moules : «les perles sont «mûres», quand les genêts fleurissent et quand l'avoine mûrit» alors, «aux basses eaux, ils bêchent donc le fond avec des pelles. Ce sont les valets de fermes et les meuniers qui se livrent de préférence à cette besogne et l'œuvre de destruction qu'ils accomplissent est inouïe. On nous a affirmé qu'un pêcheur dont on ne nous a pas dit le nom y capture bon an mal an, pour sa part, huit ou dix mille mollusques qu'il ouvre avec son couteau et dont, après examen, il abandonne les valves sur les rives. Ils ne se doutent pas, ces hommes, que les individus trop petits ne peuvent pas contenir de perles valables (...) A Pont-Aven, il ne manque pas de touristes qui désirent acquérir des perles comme souvenir de voyage et qui les paient des prix sans cesse plus élevés. Fort heureusement les rats d'eau, les loutres, et certains oiseaux comme les corbeaux, par exemple, se chargent en dévorant la chair des mollusques abandonnés inconsidérément, de supprimer le foyer d'infection créé par les pêcheurs. Jadis la recherche des perles occasionnait de joyeuses parties. Les jeunes filles de Rosporden se ren-

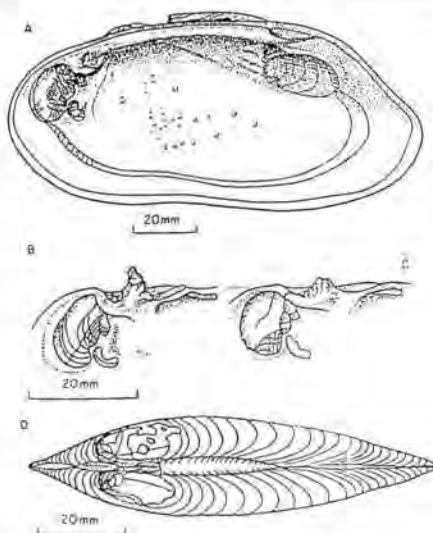


Schéma de la mulette perlière (*Margaritifera margaritifera*) d'après A.E. Ellis (1978).

A. : Intérieur de la valve droite avec les empreintes musculaires ; **B.**, **C.** : Détail des dents de la valve droite montrant les variations entre deux spécimens ; **D.** : Vue dorsale de la coquille avec les zones d'érosion.



F. de Beaulieu

Un site de mulettes. En 1901, L. Bonnemère écrivait déjà que «leur existence devient chaque jour plus précaire.»

daient au lieu dit Kerenmeriet, en français le bois des filles. Il est situé au bord de l'Aven. A demi dévêtues, ces pêcheuses improvisées ne craignaient pas d'entrer dans l'eau et prenaient un grand nombre de Kregen dour douç ou mulettes qu'elles ouvraient sur le champ pour les visiter. Elles rejetaient ensuite leurs valves dans la rivière». Lionel Bonnemère raconte aussi que Fridour, un pêcheur «très connu des touristes» a trouvé 16 perles en 1897 et dix en 1898, sur 800 mulettes examinées. A la même époque, il avait fallu en ouvrir plusieurs centaines dans le Sulon (Côtes-du-Nord) pour en trouver une trentaine «fort laides». Le sculpteur Léofanti avait raconté à Bonnemère que, dans sa jeunesse, il trouvait une perle sur dix moules ouvertes dans l'Ille, près de Rennes. Dans l'Elom, deux cents mulettes donnaient une perle «passable».

Les perles, nommées «perles d'Ecosse» par les bijoutiers (bien que, pour l'essentiel, elles fussent importées de Saxe), sont assez petites. La plupart des perles bretonnes étaient comme «un grain de chanvre» et de forme et de couleur très variables (blanc laiteux, ocre, rose, grisâtre). Il était difficile d'en faire un collier homogène. On a songé à en faire une

culture organisée : des ostréiculteurs de la Trinité-sur-Mer, M. Despommiers et M. Godefroy, s'y sont risqués en 1893 avec des moules venues des Vosges. Faut-il préciser qu'ils échouèrent ?

Certaines perles avaient la forme d'une dent, et J. de Jacquelot du Boisrouvray a publié une légende qu'il a probablement inventée : les perles que l'on trouve au Stangala sont les dents d'une jeune fille tombée dans la rivière.

Par contre, une croyance liée aux perles et recueillie à Rosporden par un juge de paix, Monsieur Guichoux, à la fin du XIX^e siècle est, sans nul doute, d'origine populaire (Bonnemère, 1890, 1901). On disait que, quand une personne a mal aux yeux, elle doit crever ceux d'une petite hirondelle au nid. La mère apporte alors une pierre pour la guérir et il suffit de recueillir celle-ci dans le nid après l'envol des poussins. Le récit est classique et est à rapprocher de celui selon lequel les petits piverts naissent aveugles et doivent attendre que les parents apportent l'herbe d'or. Seuls les pics et l'homme peuvent trouver cette herbe qui permet de tout voir et de trouver la «pierre d'enfer» qui permet d'ouvrir les yeux des

Etude de l'évolution des populations de *Margaritifera margaritifera* L. en Bretagne : premiers résultats.

Voilà deux ans qu'un travail sur les populations actuelles et anciennes d'une espèce de moule d'eau douce (*Margaritifera margaritifera* L.) a débuté ; il se déroule aujourd'hui dans le cadre d'un contrat avec le Conseil Régional de Bretagne et la DIREN.

A l'origine, la question était de savoir quels cours d'eau abritaient encore des spécimens vivants. Aujourd'hui, suite à des mois de recherches, il est devenu plus

judicieux de retourner le problème et de se demander quels cours d'eau n'en ont jamais abrités, du moins pour les départements du Finistère, des Côtes d'Armor et du Morbihan. Après des mois de recherche bibliographique et de terrain voici les premiers résultats.

Ces nombreuses données ne font en fait qu'affirmer le dramatique effondrement des populations pour cette espèce. En effet, sur plus de cinquante stations

Cours d'eau	Situation	Preuves
L'AberWrac'h	Eteintes	Coquilles
L'Aulne et affluents	Vivantes	
L'Aven	Eteintes	Bibliographie
Le Blavet et affluents	Vivantes	
Le Douron	Eteintes	Coquilles
Le Dourduff	???	Témoignage
L'Elorn	Vivantes	Cochet G.
L'Hôpital	Eteintes	Témoignage
L'Hyère et affluents	Vivantes	
L'Ille	???	Bibliographie
Le Jarlot et affluents	Eteintes	Témoignage
La Laïta et affluents	Vivantes	
Le Leguer	???	Coquilles
Riv. de Lannion et affluents	???	Témoignage
Le Leff et affluents	Eteintes	Témoignage
La Mignonne	Eteintes	Témoignage
L'Odet et affluents	Eteintes	Collection
La Penzé et affluents	Vivantes	
Riv. de Pont l'Abbé et affluents	Eteintes	Bibliographie
Le Queffleuth	Eteintes	Témoignage
La Sarre	Vivantes	C.S.P.
Le Scorff	Vivantes	Cochet G.
Le Trieux et affluents	???	Témoignage
Env. de Fougères	???	Collection
Env. de Lesneven	???	Bibliographie

dénombrées, seules huit renferment encore des spécimens vivants et encore ceux-ci sont-ils en nombre très réduit dans six d'entre-elles. Celles-ci semblent condamnées à disparaître à plus ou moins long terme.

Vous pouvez contribuer à ce travail, en allant au petit bonheur la chance vous promener au bord des cours d'eau, ou encore interroger les anciens, fins connaisseurs en la matière, et ainsi vous

amplifierez notre connaissance sur l'une des plus grandes raretés de notre région.

Surtout n'hésitez pas à nous faire part de vos découvertes de bivalves, quels qu'ils soient, dans les rivières et les étangs car, d'ores et déjà, nous entreprenons un inventaire de l'ensemble des espèces présentes.

Philippe Quéré

jeunes pics. Pour s'emparer de cette pierre, il faut mettre un drap sous le nid des piverts et frapper le tronc; effrayés, les oiseaux laissent tomber la pierre (lettre de Le Carguet à Bonnemère). Quel rapport avec nos perles ? C'est que, quand on montra une de ces «pierres d'hirondelle» à Monsieur Guichoux, il y reconnu immédiatement une perle de mulette.

Afin de mieux mesurer l'évolution des peuplements, il est souhaitable de collecter toutes les données historiques et actuelles. Sont à prospecter prioritairement les rivières du Finistère et des Côtes d'Armor, en examinant spécialement les bancs de sable des zones bien oxygénées. Une étude sur l'écologie et les mesures de gestion de ce curieux mollusque est en cours. Il figure en effet dans la liste des espèces d'intérêt communautaire de la Directive Habitats et il ne semble plus être présent en France qu'en Bretagne et dans le Massif Central. ■

Bibliographie

Je suis redevable à Gérard Tiberghien de toutes les références scientifiques et des relevés dans les collections et les manuscrits du Muséum d'Histoire naturelle de Rennes, en particulier l'exemplaire de Taslé (1867) annoté par Beziers

et les notes manuscrites de Joseph Desmars (1894). Fanch Postic m'a communiqué l'ouvrage introuvable de M. Daniel.

ADAM W. 1960 - Faune de Belgique, Mollusques I, terrestres et dulcicoles, Inst. royal Sci. Nat. Belg.

BÄCHTOLD-STÄUBLI H. 1934 - Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens, Berlin.

BONNEMERE L. 1890 - Cahier manuscrit inédit N°5, Musée national des Arts et traditions populaires, Paris.

BONNEMERE L. 1901 - Les mollusques des eaux douces de France et leurs perles, Paris.

Dubuisson-Aubenay, 1636, Itinéraire de Bretagne, Ed. 1898-1902, Nantes.

DANIEL M. 1847 - Histoire de Quimperlé.

ELLIS A.E. 1978 - British freshwater bivalve mollusca, Londres.

GERMAIN L. 1931 - Faune de France, 22, Paris.

JACQUELOT DU BOISROUVRAY J. (de) 1933 - Sur les chemins de Bretagne, Paris.

OGES L. 1953 - Les perles bretonnes, Nouvelle revue de Bretagne, 7e année N°1.

PFLEGER V. 1989 - Guide des coquillages et des mollusques, Paris.

ROLLAND E. 1875 - Faune populaire de la France, T. XII, Paris.

TASLÉ (père) 1867 - Catalogue des Mollusques marins, terrestres et fluviaux observés dans le département du Morbihan, Vannes.



P. Chelison

Grèbe huppé. D'après Le Carguet, cité par Bonnemère, on découvrirait très souvent des perles «dans l'estomac des grèbes que l'on trouve en très grand nombre dans les marais qui avoisinent Dol en Bretagne».